

José Domingues de Almeida

Universidade do Porto – ILC Margarida Losa

Les Romans-Épaves du Détroit Entre fiction et réflexion : le message¹

L'accumulation, ces dernières années, de ce que l'on a fini par définir comme "la fiction du détroit", invite la critique littéraire à se pencher sur ce *corpus*, en construction exponentielle, de façon plus exigeante, systématique, judicieuse, et pour tout dire, "scientifique".

En effet, ce phénomène, à la croisée des questions émergentes en littérature contemporaine de langue française, brasse et illustre plusieurs approches : études francophones, études postcoloniales, écritures africaine et maghrébine, littérature-monde, et études inter- et multiculturelles.

Rédigée en français pour l'écrasante majorité, et pour cause, par des auteurs africains ou périphériques relativement jeunes, pointant une réalité historique et journalistique tragique n'impliquant pas directement l'Hexagone, cette fiction enrichit la palette du vaste renouvellement de la littérature française d'expression française² ; une fiction "libérée de son pacte avec la nation"³ ; "dénationalisée"⁴ et en phase avec les voix et les bruits pluriels du monde.

¹ Cette communication a été élaborée dans le cadre du projet "Interidentidades" de L'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Facultad des Lettres de l'Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le "Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500).

² Cf. Dominique Viart e Bruno Vercier VIART, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (Paris: Bordas, 2005), pp. 366-383.

³ AAVV "Pour une 'littérature-monde' en français", *Le Monde* (16 mars 2007).

⁴ Cf. José Domingues de Almeida, "'Dénationalisation' de la littérature. Un défi pour la littérature française" (*Carnets*, n° especial primavera-verão, 2010), pp. 7-12.

Qui plus est, elle ressortit à ce dépassement du nombrilisme formel et autoréférentiel parisien⁵ qui régna en maître sur la critique jusqu'au tournant des années quatre-vingt, et à l'ouverture sur les réalités du monde, que les signataires du Manifeste "Pour une littérature-monde en français" appelaient de leurs vœux : "Et désormais déliée de son pacte avec la nation, libérée de l'étreinte de la source-mère, devenue autonome, choisie, retournée à son chant premier, nourrie par d'autres aventures, n'ayant plus de comptes à régler avec la langue des anciens maîtres, elle avait de nouveau à proposer (...) son interprétation du monde."⁶

Michel de Bris ne dit pas autre chose quand il salue pour l'écriture en anglais ce qu'il attend en français, à savoir "le même télescopage des cultures"⁷ et qu'il invite la fiction à "(...) entrer dans le vaste dialogue des littératures d'aujourd'hui."⁸

Tard venus sur la scène littéraire francophone, aucun des écrivains du détroit ne figure parmi les souscripteurs de ce vaste cahier de doléances et de ce listage d'espoirs et d'attentes, si l'on excepte Tahar Ben Jelloun, l'auteur de *Partir*⁹ et sa vision d'une extrême lucidité sur l'urgence de dénationalisation de la langue française pour la sauver dans le contexte multiculturel changeant :

La France pense que sa langue est assez forte pour résister seule aux assauts de l'anglais et de l'espagnol. Cette arrogance est de l'ignorance. Parce qu'elle est le fondement de toute culture, la langue a besoin d'être entretenue, fêtée, célébrée, aimée pour qu'elle s'enrichisse et se répande avec bonheur et largesse.¹⁰

⁵ Maria Luísa Leal, "As fronteiras da Europa e a negação da viagem: do estreito de Gibraltar ao túnel da Mancha" (*Limite*, n° 1, 2007), p. 187.

⁶ Jean Rouaud, "Mort d'une certaine idée", M. Le Bris e J. Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007), p. 21.

⁷ Michel Le Bris "Pour une littérature-monde en français", M. Le Bris e J. Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007), p. 39.

⁸ *Idem*, p. 43.

⁹ Tahar Ben Jelloun, *Partir* (Paris: Gallimard, 2006).

¹⁰ Tahar Ben Jelloun, "La cave de ma mémoire, le toit de ma maison sont des mots français", M. Le Bris e J. Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007), p. 123.

Cette approche requiert que l'on ne porte plus sur la Francophonie un regard et une grille de lecture purement linguistique¹¹, mais que l'on soit capable d'y lire "simultanément plusieurs centres et plusieurs périphéries (...)." ¹²

Elle engage aussi un investissement différent sur la perception spatiale des aires francophones, puisque l'image des "métaphores spatiales"¹³ y est persistante. Comme le rappelle Michel Beniamino :

Ce qui est considéré comme 'espaces francophones' est une combinaison très complexe d'espaces définis par des logiques multiples – la langue, la culture, l'histoire et la géopolitique par exemple. Et il ne manque pas, d'ailleurs, d'exemples de 'nouvelles' littératures (littérature migrante, beur, etc.) qui semblent à la fois déjouer les ensembles littéraires pourvus de frontières constituées par la critique.¹⁴

Dès lors, et en pointant déjà l'avènement des "littératures-monde", il s'agit pour la critique d'acter "cette distinction supplémentaire entre francophonie et francophonie littéraire."¹⁵ Sa conclusion est on ne peut plus parlante, et tombe à point nommé dans l'approche des fictions du détroit que nous aborderons de suite : "La francophonie littéraire a un sens parce qu'elle est une somme d' 'expériences discordantes.'"¹⁶

Et Beniamino de préciser : "(...) une certaine forme de communauté de culture fondée sur la langue et ses représentations mais aussi sur ces 'expériences discordantes' du monde comme identité négociée en permanence dans la tension ou la conflictualité du partage, justement, impliqué par l'histoire (...)." ¹⁷

¹¹ Lieven D'Hulst, "Quel(s) centre(s) et quelle(s) périphérie(s)", L. D'Hulst e J-M. Moura (ed.), *Les études littéraires francophones : état des lieux* (Lille: Un. Lille 3, 2003), p. 89.

¹² *Idem*, p. 93.

¹³ Michel Beniamino, "la francophonie littéraire", L. D'Hulst e J-M. Moura (ed.), *Les études littéraires francophones : état des lieux* (Lille: Un. Lille 3, 2003), p. 16.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Idem*, p. 21.

¹⁶ *Idem*, p. 24.

¹⁷ *Ibidem*.

Ces “expériences discordantes”, Maria Luísa Leal les voit avant tout relayées par la médiation fictionnelle, entre autres supports d’expression, comme moyens d’acquisition d’une complexité narrative défiant la simple revue de presse¹⁸ et l’extrapolation romanesque.

A cet égard, on peut dégager plusieurs constantes thématiques et parler de romans à thème¹⁹. Elles signalent une vive réalité et actualité impliquant des *topoi*, une imagologie explicite et croisée, et le dégagement d’un message implicite, polémique ou polysémique.

Cinq récits romanesques retiendront notre attention critique, auxquels bien d’autres pourraient s’ajouter : *Les clandestins* de Youssouf Amine Elalamy²⁰, *Tu ne traverseras pas le détroit* de Salim Jay²¹, *Cannibales. Traversée dans l’enfer de Gibraltar* de Mahi Binebine²², *Partir* de Tahar Ben Jelloun²³ et *Un passage vers l’Occident* de Didier Leclair²⁴.

D’autres textes, même à première vue difficilement associables à la thématique fictionnelle du détroit de Gibraltar, s’y réfèrent indirectement ou implicitement. C’est le cas, notamment, du roman *Le ventre de l’Atlantique* de l’écrivaine sénégalaise Fatou Diome²⁵, lequel aborde, par le biais des rapports entre un frère resté au pays et une sœur, Sénégalaise installée en France, l’obsession migratoire de la jeunesse masculine africaine vers la France et les regards croisés que procurent ces aléas. Dans une écriture romanesque où l’autobiographie joue néanmoins à fond, la question identitaire postcoloniale et féministe s’avère axiale : “Chez moi ? Chez l’Autre ? Etre hybride, l’Afrique et l’Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient.”²⁶

¹⁸ Maria Luísa Leal, “Mais denso que a água e com escasso poder de flutuação: questões de focalização narrativa na tragédia do Estreito de Gibraltar” (*Cadernos de Literatura Comparada*, n° 14/15, t. 1, 2006), p. 305s.

¹⁹ *Idem*, p. 309.

²⁰ Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins* (Vauvert: Au Diable Vauvert, 2001).

²¹ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit* (Paris: Ed. Mille et Une Nuits, 2001).

²² Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l’enfer de Gibraltar* (Paris: Ed. de l’Aube, 2005).

²³ Tahar Ben Jelloun, *Partir*.

²⁴ Didier Leclair, *Un passage vers l’Occident* (Ontario: Vermillon, 2007).

²⁵ Fatou Diome, *Le ventre de l’Atlantique* (Paris: Ed. Anne Carrière, 2003).

²⁶ *Idem*, p. 254.

1. Passages et passeurs

Un motif essentiel de la fiction du déroit, et pour cause, est celui du “passage” et du “passeur”. Un passage qui se veut simultanément physique et fantasmatique, tellement il en devient obsessif et irrésistible.

Les clandestins d’Elalamy glose le récit d’un naufrage de *patera* (chaloupe) dans le déroit de Gibraltar et bâtit une rétrospective des destinées des différents personnages ou victimes. Il s’agit toujours d’une volonté irrésistible de traverser le déroit, d’un projet de fuite : “(...) et tous les jours, à la fin tu te dis que si le bonheur n’est pas là autant le chercher ailleurs (...).”²⁷ La destination demeure inchangée dans tout ce *corpus* fictionnel : l’Espagne, pour y vivre ou comme relais vers l’Europe du Nord, notamment la France, ancienne puissance coloniale. Salah, dans *Les clandestins* n’y échappe pas : “Là-bas, au loin, sous un ciel gris, il la voyait qui le narguait derrière cet immense turban bleu et s’il n’y avait pas eu toute cette eau, il y serait allé à pied.”²⁸

Terrible équation, ou rapport de cause à effet : la misère entraîne le besoin de partir, de passer, de “brûler” le déroit ; évocation du fait que les candidats au départ “brûlent” leurs documents pour ne plus avoir d’attaches nationales²⁹.

Maria Luísa Leal a bien saisi les enjeux de la construction narrative de *Tu ne passeras pas le déroit*, de Salim Jay, comme thématization, via un personnage et le narrateur, d’une imagologie du premier Monde et du désir de s’en approcher au plus vite, quitte à y succomber.³⁰

Comme le titre le suggère, le récit s’inscrit dans le régime de l’injonction négative, de la négation catégorique et formelle ; clôture taboue, voire répressive, dans le sens didactique du terme, de la forteresse européenne au reste du monde, voué à la misère. Nous sommes en fait en présence de la thématization plurielle d’un jeu mortel, fatal. Le déroit de

²⁷ Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins*, p. 11s.

²⁸ *Idem*, p. 117.

²⁹ Cf. Salim Jay, *Tu ne passeras pas le déroit*, p. 7.

³⁰ Maria Luísa Leal, “Mais penso que a água e com escasso poder de flutuação: questões de focalização narrativa na tragédia do Estreito de Gibraltar” pp. 309-315.

Gibraltar s'apparente à un verrou inutile : "Le verrou qui nous effraiera n'a pas encore été inventé."³¹ Le narrateur, qui a lu *Les clandestins*³², est formel : "seulement un vertige en construction dans nos têtes. Un virage à négocier dans nos nerfs, une entaille à creuser. Partir !"³³

Même souci narratif et social chez Mahi Binebine dans *Cannibales. Traversée de l'enfer de Gibraltar*. Le projet d'un départ clandestin en Espagne, rendu par un personnage survivant, se fait moment d'attente, tension exacerbée, amplifiée par la proximité relative d'une autre rive, la bonne, celle qu'il s'agit d'atteindre : "Morad avait dit que la mer était calme, ces temps-ci. Nous l'avions cru. Nous étions prêts à croire n'importe quoi pourvu qu'on nous permît de partir. Le plus loin possible. A tout jamais."³⁴ Départ sans cesse reporté que renforcera l'émotion du dénouement fatal : "Qu'attendions-nous ? Nul ne le savait"³⁵ Le dessein qui trotte dans toutes les têtes tient à cette combine : "La traversée du détroit ? Une simple formalité ! Cinq mille misérables francs français, et bonjour l'Espagne ! Puis une nuitée sur une confortable couchette du train express et on se réveille à Hendaye, frais et dispos, sous un soleil radieux."³⁶

Tahar Ben Jelloun, dans *Partir*³⁷, a thématiqué le départ vers l'Espagne par le biais d'astuces administratives et en pointant les marchandages sexuels sous-jacents. Azel se trouve dans cette situation. Diplômé marocain, il ne rêve que de "partir" quoi qu'il lui en coûte : "Très vite il orienta la conversation vers la question qui l'obsédait. Partir. Renaître ailleurs"³⁸ ; "Partir. Partir ? Mais ce n'est pas un métier !"³⁹

Un passage vers l'Occident de Didier Leclair⁴⁰ nous présente le même projet. Cette fois, le narrateur met en exergue l'héroïque épopée

³¹ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p 11.

³² Cf. *Idem*, p. 68.

³³ *Idem*, p. 23.

³⁴ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, p. 10.

³⁵ *Idem*, p. 83.

³⁶ *Idem*, p. 105.

³⁷ Tahar Ben Jelloun, *Partir*.

³⁸ *Idem*, p. 60.

³⁹ *Idem*, p. 119s.

⁴⁰ Didier Leclair, *Un passage vers l'Occident*.

de la jeune Congolaise, Angélique, personnage central, dont on connaît, à rebours, les mésaventures, jusqu'à la tentative de passage du déroit. Un but hante tous les esprits :

Au nombre de six, ils partageaient la même obsession : arriver en Europe pour dire adieu à la misère et aux guerres fratricides. Les uns resteraient en Espagne, d'autres continueraient vers l'Italie ou l'Allemagne, la France ou encore la Belgique. La destination finale variait mais le but demeurait la fuite vers un pays riche.⁴¹

Ce roman débute sur cette image intense d'une chaloupe (*patera*) aux prises avec la violence de la mer et le dispositif sécuritaire espagnol : "Six hommes et une femme originaires de divers pays d'Afrique noire jouaient le tout pour le tout afin d'immigrer clandestinement."⁴²

Moment mythologique immémorial, concentration narrative et fantasmatique de tous les espoirs et dangers, le passage réfère à d'autres traversées et odysées : "Si seulement tu pouvais lâcher cette planche et te boucher les oreilles. Mais autant lâcher la vie. Elle chante, chante, chante, et ne cesse de chanter. Insupportable"⁴³, d'autant plus qu'il est fondé sur les ambiguïtés de l'élément aquatique, de la mer, ventre attirant et cruel : "Je chante à la mémoire de mes compagnons disparus dans le ventre de la mer"⁴⁴ ; "La voilà qui se déchaîne sur ces enfants et sur cette bête, monture qui bascule (...)."⁴⁵ Le rapprochement du déroit de Gibraltar du mythique Triangle des Bermudes semble même par moments cautionné.

Et puis, il y a la figure instrumentale du "passeur", qu'il soit espagnol ou arabe. Personnage énigmatique, insensible et cruel, le passeur n'a que faire de cette marchandise et de son destin. La plupart des récits le détachent du groupe de candidats au passage clandestin du *corpus* fictionnel du déroit de Gibraltar. Il s'avère souvent fin connaisseur des

⁴¹ *Idem*, p. 9.

⁴² *Idem*, p. 10.

⁴³ Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins*, p. 83.

⁴⁴ *Idem*, p. 74.

⁴⁵ *Idem*, p. 78.

moindres caractéristiques du détroit, mais peut tout aussi bien en être lui-même la victime.

Il se dresse dans la chaloupe, dirige l'odyssée et commande les opérations : "Une ombre noire se dressait près de la barque : c'était le passeur ; nous ne savions pas son nom. Nous nous contentions de l'appeler 'patron', avec une déférence craintive, comme on aurait appelé un instituteur brandissant sa baguette (...)." ⁴⁶ Dans *Partir*, Al Afia (le feu) "était connu pour son activité de passeur, celui qui remplissait des barques de clandestins décidés à brûler l'océan." ⁴⁷

Mais, c'est surtout le mépris raciste qui prévaut chez cet actant répugnant et redouté : "Le passeur à la posture droite avait une main sur le manche du gouvernail. Il ne perdait pas de vue sa cargaison de nuit. Indifférent aux balancements de l'eau, son rictus tiraillant son menton, il maudissait intérieurement ces Africains." ⁴⁸

2. Traitement narratif et épaisseur événementielle

Un autre trait majeur de la fiction du détroit ressortit à un souci permanent des écrivains : partir des données statistiques et tragiques des naufrages de Gibraltar vers ce que Maria Luísa Leal désigne par "épaisseur" ⁴⁹ existentielle et romanesque à la fois, et ce, par le recours récurrent à la technique narrative de l'analepse, au récit fragmenté et rendu à rebours.

Youssef Amine Elalamy mise dans *Les clandestins* sur une structure narrative proche de l'oralité et de la confidence. L'humour, grinçant bien souvent, est constant qui porte un regard naïvement critique sur la tragédie racontée et sur les enjeux de la problématique de la traversée du détroit. Les bornes textuelles et les clichés narratifs y sont mis en exergue : "Il était une fois, une petite fille avec des yeux,

⁴⁶ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, p. 10.

⁴⁷ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 18.

⁴⁸ Didier Leclair, *Un passage vers l'Occident*, p. 10s.

⁴⁹ Cf. Maria Luísa Leal, "Mais denso que a água e com escasso poder de flutuação: questões de focalização narrativa na tragédia do Estreito de Gibraltar", p. 315.

je vous dis pas, et un sourire, je vous dis quand même ?”⁵⁰. Le récit résume, reprend et récapitule sans cesse : “Reprenons depuis le début. C’était l’histoire de douze hommes et une femme.”⁵¹

Il interpelle aussi le narrataire en l’impliquant par le style oral à la matière diégétique : “Toi tu regardes un arbre et tu vois un arbre (...).”⁵² Par ailleurs, il épouse graphiquement, çà et là, la rythmique du mouvement et du geste⁵³. Le narrateur use du détournement, de l’ironie et de l’humour grinçant pour dire ce qui lui semble insupportable et cruel : “Zaynab avait tout juste seize ans. Et plus tard, quand son corps fut entièrement recouvert de terre, elle eut seize ans et... des poussières”⁵⁴ ; ou encore : “La présence des corps sur le rivage nuit à l’ensemble de la composition. D’un point de vue *purement esthétique* : ils sont de trop”⁵⁵ ; “Je ne la connaissais pas et pourtant nous étions ensemble, nuit et jour, unis par les liens du chômage.”⁵⁶

Le projet narratif s’inscrit dans l’ordre éthique du témoignage et de l’hommage commémoratif : “(...) je chante à la mémoire de mes compagnons disparus dans le ventre de la mer, à la mémoire de ceux dont elle va bientôt se nourrir, à ma mémoire aussi (...)”⁵⁷ ; “Toutes ces images, pour pas qu’elles disparaissent.”⁵⁸

Pour *Tu ne traverseras pas le détroit* de Salim Jay, il s’agit avant tout, comme l’a fort bien remarqué Maria Luísa Leal⁵⁹, de construire un “nous” dans lequel s’agrègent les voix du narrateur au cœur de la tragédie : “Les sans-papiers affrontant l’hygiaphone denté de l’Europe (...)”⁶⁰ ; portraits vite tracés de plusieurs personnages : Aladin, Tarik, Azzedine, etc.

⁵⁰ Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins*, p. 9.

⁵¹ *Idem*, p. 133.

⁵² *Idem*, p. 92.

⁵³ Cf. *Idem*, pp. 15, 34 e 45.

⁵⁴ *Idem*, p. 16.

⁵⁵ *Idem*, p. 99.

⁵⁶ *Idem*, p. 140.

⁵⁷ *Idem*, p. 74.

⁵⁸ *Idem*, p. 101.

⁵⁹ Maria Luísa Leal, “Mais denso que a água e com escasso poder de flutuação: questões de focalização narrativa na tragédia do Estreito de Gibraltar”, p. 315.

⁶⁰ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 38.

De son côté, le roman *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, installe le récit entre l'attente d'un départ vers l'Espagne sans cesse reporté et le naufrage final. Entre ces deux balises narratives, la tension est diluée par le regard fragmenté porté isolément sur chacun des personnages. Chacun d'eux sort de l'anonymat et de l'insignifiance et raconte une "histoire" personnelle, une humanité que les données statistiques du naufrage ne permettent pas de sonder ou de saisir. Des noms émergent, des espoirs et des malheurs enfouis. L'histoire de Réda, Souleiman, Pafadnam et de tant d'autres personnages dont l'histoire intime, la blessure secrète est traitée séparément, entre attente de la traversée et le naufrage.

Un passage vers l'Occident de Didier Leclair démarre également sur un récit détaillé et émotionnel d'un naufrage, sur lequel on reviendra à la fin du roman, et dont Angélique se trouve être l'unique rescapée. Entre ces deux balises du récit, le narrateur s'attèle à remplir le vécu de ce personnage héroïque, ses déboires comme vendeuse, danseuse et trafiquante de diamants au service des hauts gradés de l'armée congolaise dans la RDC de l'après-Mobutu et sa combine de fuite en France pour rejoindre sa sœur, Betty, et une vie meilleure, et ce via le funeste détroit de Gibraltar.

L'échafaudage narratif met dès lors l'accent sur des existences humaines et des épreuves au-delà des statistiques de cadavres échoués sur les plages andalouses ou marocaines. Ceci nous porte à considérer l'importance du message sociopolitique qui se glisse entre les lignes ou qui fait l'objet d'une opinion nettement affichée.

3. Contexte et message

Le *corpus* fictionnel traitant des tentatives de traversée du détroit de Gibraltar procure à plusieurs reprises l'occasion d'équilibrer, d'un point de vue narratif, les composantes fictionnelle et réflexives des récits. Si tous ces romans s'apparentent évidemment à des "romans à thème"⁶¹,

⁶¹ Cf. Maria Luísa Leal, "Mais denso que a água e com escasso poder de flutuação: questões de focalização narrativa na tragédia do Estreito de Gibraltar", p. 309.

ils n'en pointent pas moins un fort message social et un regard attentif, aigu et critique sur les réalités complexes liées au phénomène pluriel de l'émigration clandestine.

Aussi le narrateur de *Les clandestins* ne se limite-t-il pas à évoquer la tragédie d'un naufrage. Il se permet, par le biais de différents personnages, de tisser des considérations sur le contexte social, politique et économique de l'Afrique en général et du Maroc en particulier.

La fin de la pêche artisanale, évincée par les embarcations industrielles, est référée est évoquée comme une des raisons d'un déséquilibre économique⁶² ; un argument repris par d'autres textes. C'est surtout une réflexion critique sur les dysfonctionnements sociopolitiques des Etats africains, le Maroc en tête, qui prévaut et explique les tentations d'exode.

Chez Salim Jay, le rapport d'amour-haine à l'égard de ce pays est constant. C'est parce que la situation sociopolitique marocaine est invivable que l'on veut s'en aller, mais rester et changer l'état des choses demeurent paradoxalement un projet politique et littéraire latent : "Cela peut paraître une étrange manie chez quelqu'un qui, précisément, veut quitter le pays. Seulement voilà, ceux qui veulent quitter le pays ne cessent d'aimer le Maroc. Sûrement même l'aiment-ils plus que ceux qui s'en partagent les richesses en criant que le système les empêche d'investir."⁶³

Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar reprend également le discours social critique détaché. Le narrateur impute à la corruption le besoin de partir : "Et pouvoir partir ! Partir et oublier. Loin de ce soleil rongeur, de l'indolence et du désœuvrement, de la corruption et de la crasse, de la lâcheté et de la fourberie qui sont ici notre lot."⁶⁴ Le regard que le narrateur de *Partir* porte sur le Maroc est, lui aussi, sans appel. Ce pays est aux prises avec la corruption, le népotisme, les affaires, les magouilles et l'hypocrisie généralisée : "(...) ouais, mes amis, c'est ça aussi le Maroc, y en a qui triment comme des fous, ils travaillent parce qu'ils ont décidé d'être intègres, ceux-là (...)"⁶⁵ ; ou encore :

⁶² Cf. Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins*, p. 19.

⁶³ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 84.

⁶⁴ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, p. 60.

⁶⁵ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 19.

(...) j'ai plus envie de vivre sur cette terre, dans ce pays tout est faux, tout le monde s'arrange, et moi je refuse de m'arranger, j'ai fait des études de droit dans un Etat qui ignore le droit en faisant semblant de faire respecter les lois, tu parles, ici, il faut respecter les puissants, c'est tout, le reste, tu te démerdes (...)⁶⁶

Une jeunesse déambule dans les rues de Tanger, victime complaisante de la drague homosexuelle, et de la prostitution en général. A cet égard, Azel, le personnage principal, a eu la chance d'être remarqué par Miguel, galeriste homosexuel de Barcelone qui lui arrange une combine d'émigration en Espagne sans passer par le détroit. Ce type d'arrangement est trop fréquent pour ne pas faire l'objet d'une prise de conscience et d'une dénonciation de l'hypocrisie régnante. Le narrateur de *Tu ne traverseras pas le détroit* s'y réfère, citant le *Sunday Times*⁶⁷.

C'est Azel, dans *Partir*, qui rédige, en quittant le Maroc, une lettre émouvante et poignante adressée à son pays natal, pays de l'enfance, dans laquelle il se détache définitivement du régime pourri marocain⁶⁸. Le ton lyrique est foncièrement au regret : "Ô mon pays, ma volonté contrariée, mon désir brûlé, mon regret principal !"⁶⁹ Une lettre écrite quelques années plus tôt par le père de Miguel, alors que le contexte socioéconomique et politique de l'Espagne était tout autre répondra et nuancera cette missive spontanée et touchante.

Le narrateur d'*Un passage vers l'Occident* pointe d'un doigt implacable la situation du Congo, ex-Zaïre, après le règne du dictateur Mobutu. Le contexte n'est pas brillant. Kinshasa est une ville délabrée⁷⁰. Le pays se voit ravagé par des guérillas internes et les conflits interethniques de la région des Grands Lacs. Les ressources, surtout les diamants, se trouvent aux mains d'une oligarchie corrompue et font l'objet de toutes les convoitises⁷¹.

Angélique fait la douloureuse expérience de la découverte de son pays, notamment l'arrière-pays qu'elle ignorait, et ce pendant son voyage

⁶⁶ *Idem*, p. 20.

⁶⁷ Cf. Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 84.

⁶⁸ Cf. Tahar Ben Jelloun, *Partir*, pp. 88-91.

⁶⁹ *Idem*, p. 90.

⁷⁰ Cf. Didier Leclair, *Un passage vers l'Occident*, p. 26.

⁷¹ Cf. *Idem*, p. 98.

aérien à Bunia où elle est censée servir, avec son amant, Mathurin, de trafiquante de pierres précieuses : “Cela n’empêchait pas Angélique de découvrir du haut des airs ou lors des manœuvres d’atterrissage (...) la beauté de son pays. Elle aperçut des gazelles et des antilopes s’élancer sur des kilomètres de savane, apeurées par l’appareil.”⁷²

Ce déplacement devient l’occasion d’une prise de conscience en phase avec le penchant réflexif du narrateur sur le cadre géopolitique de l’ancienne colonie belge : “Il expliquait au batteur que le Congo avait été la possession d’un roi belge du nom de Léopold II”⁷³, notamment par le biais du pygmée, Moïse, et de son témoignage accablant pour l’Etat congolais⁷⁴. Ce long monologue permet également au narrateur de dénoncer les racismes intra-africains, la minorisation de certaines ethnies et les préjugés racistes des Africains entre eux, notamment lors des tentatives de traversée du déroit de Gibraltar, occasion où toutes les misères finissent par se côtoyer le temps d’une tragédie.

Si le pygmée congolais se voit ridiculisé et maltraité par les autres Noirs africains⁷⁵, il est frappant de lire dans la fiction du déroit les méfiances réciproques entre différentes ethnies. Le passeur “(...) maudissait intérieurement ces Africains”⁷⁶ qu’il considère comme des “marchandises.”⁷⁷

Le souci réflexif, voire idéologique, du récit se traduit aussi par une lecture attentive de l’actualité ou de l’histoire récente des pays d’origine des “brûleurs” ; ce qui procure un encadrement sociopolitique immédiat aux péripéties des personnages. *Tu ne traverseras pas le déroit* ne cesse de filtrer les symptômes et les indices de ces tragédies plurielles lus à l’aune d’une mondialisation accélérée et dérégulée : “Le monde est devenu le rêve du monde. Le rêve du monde est devenu le cauchemar du monde.”⁷⁸

⁷² *Idem*, p. 111.

⁷³ *Idem*, p. 112.

⁷⁴ Cf. *Idem*, pp. 134-149.

⁷⁵ Cf. *Idem*, p. 124.

⁷⁶ *Idem*, p. 11.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le déroit*, p. 9.

Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar impute, entre autres, le désir de “brûler” le détroit aux troubles et exactions islamiques qui marquèrent les années quatre-vingt-dix au Maghreb. Pafadnam, originaire du Mali, a dû traverser un champ miné, dans le cadre du conflit sahraoui : “(...) car le Sud marocain, en raison de la guérilla qui y sévissait, était verrouillé par des champs de mines quasi infranchissables”⁷⁹, alors que Kacem Djoudi, autre candidat au départ (et au naufrage), “(...) avait fui Blida à la suite d’un massacre qui avait anéanti une centaine de personnes, dont un grand nombre de femmes et d’enfants.”⁸⁰

De même, dans *Un passage vers l’Occident*, la misère et l’instabilité congolaises sont mises en rapport par un filtrage de l’histoire récente de ce vaste pays africain : la guerre du Shaba⁸¹, la fin du régime mobutiste⁸² et les guérillas ethniques sanguinaires couvant depuis les années quatre-vingt-dix dans la région des Grands Lacs, avec l’intervention de l’ONU, notamment la MONUC⁸³.

En fait, le souci d’intervenir réflexivement par le biais des personnages fait le narrateur porter un regard ethnographique sur la réalité, et ce à l’intention d’un narrataire qu’il devine surtout occidental. On remarquera, à cet égard, l’importance de périphrases explicatives ou contextuelles dans ce *corpus* narratif. Par exemple, le besoin de gloser les us et coutumes locaux : “A Kin, et dans d’autres pays d’Afrique, un taxi prend plusieurs clients à la fois”⁸⁴ ; “A Kinshasa, ainsi que dans nombreuses autres villes ravagées par le sida, la naissance pouvait signifier un court transit dans la vie.”⁸⁵

Mais le souci d’enracinement contextuel du récit creuse plus loin dans le temps. Pour ce type de roman à composantes postcoloniales, un besoin irréprensible d’évoquer les origines coloniales du malaise se traduit par des apartés peu innocents sur ce premier exode occidental

⁷⁹ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l’enfer de Gibraltar*, p. 77.

⁸⁰ *Idem*, p. 85.

⁸¹ Cf. Didier Leclair, *Un passage vers l’Occident*, p. 107.

⁸² Cf. *Idem*, pp. 25 e 62.

⁸³ Cf. *Idem*, p. 119.

⁸⁴ *Idem*, p. 38.

⁸⁵ *Idem*, p. 52.

conquérant, comme si la tentative d'entrée dans la forteresse européenne constituait une tragique ironie du sort ; un triste retour des choses.

Ainsi, l'histoire de la colonisation du Maroc est évoquée dans *Les clandestins* et *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, notamment l'enrôlement des troupes "indigènes" dans les contingents français de la Métropole lors de la Seconde Guerre mondiale : "(...) nos chers protecteurs avaient besoin de nous, de notre vaillance légendaire : tous les hommes d'honneur devaient sans tarder se joindre aux forces françaises pour venir à bout de l'envahisseur."⁸⁶ De même, *Un passage vers l'Occident* évoque la colonisation belge du territoire, entamée par le roi Léopold II seul, avant d'être assumée par le Royaume belge. La période coloniale n'est pas seulement présente par "l'architecture coloniale" ; elle refait carrément surface et éclaire subtilement la tragédie en cours ou à venir⁸⁷.

Mais le *corpus* fictionnel du détroit vise plus loin dans l'Histoire et en arrive à susciter un véritable mythe ; celui de l'Andalousie médiévale, creuset de la coexistence des trois religions du Livre, alors que les Maures avaient fait (ou faisaient encore) le parcours contraire de celui que les "brûleurs" entendent entreprendre à présent.

Salim Jay évoque, en passant, ce paradoxe historique de l'ancienne Cordoue, ville mythique où se mêlent les repères et les rôles : "Neuf siècles plus tôt, Idrissî, né en 1099, à Sebta, mort en 1166, pouvait écrire *Kitab Nuzhat Al Mushtâq* (...). Formé à Cordoue, ce collecteur nomade de données géographiques fut l'auteur de *La Première Géographie de l'Occident* à laquelle seront redevables les cartes utilisées par Christophe Colomb."⁸⁸

Tahar Ben Jelloun y revient dans *Partir*, par le truchement des clichés antiespagnols d'Abbas : "Je les connais, les Spanioulis, des pauvres qui sont devenus riches et ont oublié qu'ils ont été pauvres (...)"⁸⁹ ; "(...) les Spanioulis, ils n'ont pas avalé les siècles d'or et d'argent des Arabes

⁸⁶ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, p. 136.

⁸⁷ Cf. Didier Leclair, *Un passage vers l'Occident*, p. 112 e Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 271.

⁸⁸ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 82.

⁸⁹ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 189.

en Andalousie, ils se disent, c'est pas possible, des Moros ont occupé le sud de notre pays (...)»⁹⁰, ou du dialogue que Nâzim tient avec Kenza : «Il lui parlait de l'Andalousie arabe, de cette époque où juifs et musulmans composaient des poèmes et des musiques ensemble dans une belle symbiose.»⁹¹

4. Regards croisés. Peuples qui se croisent du regard

Le *corpus* fictionnel autour du passage du détroit de Gibraltar procure aussi une approche interculturelle des peuples qu'elle met en récit. A la faveur du passage projeté, recherché, et finalement nié, des considérations sur l'*autre* et l'*ailleurs* instaurent une dichotomie comparative de l'*ici*, que l'on quitte, que l'on veut à tout prix oublier, et le *là-bas*, qu'il s'agit d'atteindre au péril de sa vie.

Les personnages de *Les clandestins* opposent leur *ici* marocain de misère à une Espagne (Sbania) et, au-delà, l'Europe, qu'ils font coïncider avec un Eldorado rêvé : «Tous ont le regard fixé sur l'Europe, à quelque vingt kilomètres seulement, là-bas, par-delà le brouillard, et, dans leurs yeux humides, l'image de cette contrée où l'on trouve encore du travail, où les chemins sont pavés d'or et où fleurit l'arbre de la liberté.»⁹² Toutes les ambitions se projettent sur cette autre rive paradisiaque de tous les possibles : «Là-bas. Là où la mer redevient sable puis terre puis route.»⁹³

Le narrateur de *Tu ne traverseras pas le détroit* se veut plus explicite et réaliste :

Si nous avons le sentiment d'être enfermés entre deux impossibles qui se nomment ici et là-bas, c'est parce que les habitations brûlées lors des émeutes, qui ont fait des dizaines de blessés en Andalousie, ce sont en vérité de simples cabanes, des tentes improvisées. L'Eldorado sans eau courante.⁹⁴

⁹⁰ *Idem*, p. 192.

⁹¹ *Idem*, p. 208.

⁹² Youssouf Amine Elalamy, *Les clandestins*, p. 25.

⁹³ *Idem*, p. 149.

⁹⁴ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 57s.

A la misère et au cul-de-sac économique, Réda dans *Cannibales. Traversée de l'enfer de Gibraltar* oppose une mythification positive de l'Espagne : "C'est l'Espagne, hein, n'est-ce pas que c'est l'Espagne ? (...) Si le Paradis était si proche, murmura l'Algérien, j'y serais allé à la nage, mon petit"⁹⁵, et Morad, celle de Paris, qu'il connaît si bien pour y avoir vécu et pour en avoir été expulsé, lui qui porte fièrement le titre d'"Expulsé européen"⁹⁶ : "Dix longues années de bonheur. Paris la belle ! Paris la mystérieuse ! Paris qui sonnait à nos oreilles de Bédouins comme une promesse de paradis !"⁹⁷ ; lui qui fait rêver son auditoire avec les détails du confort de la société occidentale, par exemple : l'escalator⁹⁸.

Mais aussi, ses paradoxes et ses mœurs étranges, incompréhensibles pour un Africain : "En France, par exemple, c'est très différent : selon Morad, le taux de suicidés y est parfaitement honorable. Au Nord, mieux on vit, mieux on se flingue ! Cela dit, la situation n'est guère désespérée ; avec le retard d'une révolution que nous avons sur l'Occident, nous finirons bien un jour par nous aligner sur ses statistiques"⁹⁹ ; "Là-bas, le monde est à l'envers, ma petite : ce sont les femmes qui répudient."¹⁰⁰

Azel dans *Partir* est lui aussi confronté à cette dichotomie et à cette tension dans lesquelles se projettent une foisonnante imagologie. L'Espagne, espace rêvé, apparaît sous un jour ambigu : destination idyllique :

(...) je suis mécontent d'être ici, même si c'est pas le paradis, au pays, faudrait plus qu'on se raconte des bobards du genre, l'Espagne c'est le rêve, le paradis sur terre, l'argent facile, les filles qui tombent, la sécurité sociale, etc., etc., mais je crois qu'au fond les gens savent la vérité, ils regardent la télé, ils voient bien comment nous sommes reçus ici, ils voient bien que ce n'est pas le paradis, mais au fait il se trouve où, le paradis sur cette terre ?¹⁰¹

⁹⁵ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, p. 17.

⁹⁶ *Idem*, p. 31.

⁹⁷ *Idem*, p. 26.

⁹⁸ Cf. *Idem*, p. 31.

⁹⁹ *Idem*, p. 37.

¹⁰⁰ *Idem*, p. 144.

¹⁰¹ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 194.

La ghettoïsation s'avère terrible, comme le prouve la découverte qu'Azel fait de Malaga :

Le soir, Azel partit à la découverte des bars de Málaga. Il rencontra des compatriotes, pour la plupart sans papiers, les invita à boire, l'un d'eux lui proposa même du haschisch 'purement rifain'. Il fuma un peu, repoussa gentiment les avances d'une putain africaine, se fit aborder par un Tunisien qui voulait lui vendre un téléphone portable ou une montre en or. Il eut l'impression qu'il était revenu à Tanger, dans les méandres du Petit Socco.¹⁰²

D'autant plus que les préjugés de l'autre côté de la mer ont la vie dure : "(...) je veux dire que nous étions voisins, quatorze petits kilomètres, quatorze malheureux kilomètres nous séparaient, en vérité il y a des milliers de kilomètres entre eux et nous, pour eux Marocains veut dire musulmans (...) pauvres, sans papiers, donc dangereux (...)." ¹⁰³

Face à une menace islamique qui s'était traduite par les attentats que l'on sait aux Etats-Unis et en Espagne, l'Europe se protège et se referme sur elle-même : "L'article racontait que l'Espagne venait très récemment d'installer le long de ses plages un système de surveillance électronique, avec infrarouge, armes automatiques, ultrason, ultra tout... Les clandestins pourraient être repérés avant même qu'ils décident de quitter le pays !" ¹⁰⁴

Dès lors, si échanges il y a, ils ne seront jamais égaux ou symétriques dans les deux sens du détroit ; ce que regrette ou dénonce Salim Jay : "On pourrait peut-être envisager un troc, vous et nous : un peu de notre désespoir contre un peu de votre part du gâteau" ¹⁰⁵, et que Tahar Ben Jelloun reprendra dans un argumentaire qu'il prête à une lettre qu'Azel écrit et dont le Maroc est le tout premier destinataire : "Tu sais, du Maroc on voit l'Espagne, mais la réciproque n'est pas vraie. Les Espagnols ne nous voient pas, ils s'en foutent, ils n'ont que faire de notre pays." ¹⁰⁶

¹⁰² *Idem*, p. 106s.

¹⁰³ *Idem*, p. 192.

¹⁰⁴ *Idem*, p. 48.

¹⁰⁵ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 46.

¹⁰⁶ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 94.

Ingratitude de l'Histoire qui retient le temps où certains Espagnols appauvris et apeurés par le régime franquiste débarquaient au Maghreb, où des chaloupes (*pateras*) prenaient, certes en 1951, le chemin inverse : "C'est García, qui a été marin avant de devenir barman, qui nous a trouvé la barque. Personne ne l'avait fait auparavant : quitter clandestinement l'Espagne pour le Maroc. On aurait pu faire comme beaucoup de camarades et nous exiler en France, mais nous autres, nous étions attirés par ce pays où le soleil brillait toute l'année. Le Maroc, c'était déjà l'Afrique et l'aventure."¹⁰⁷

5. L'ambiguïté du message : entre doléances et engagement

Il serait vain de vouloir épuiser toutes les composantes et constantes de la fiction narrative liées à la thématique du passage du détroit de Gibraltar. Outre celles que nous venons de passer en revue, d'autres mériteraient une attention particulière comme, par exemple, la figure de la mère du candidat à l'exil, déchirée entre le refus et la résignation ; la description du dramatisme du naufrage en soi ; le traitement polysémique et métaphorique de l'élément aquatique et du champ sémantique liée au fantasme de la noyade ; la centralité de la ville de Tanger dans l'imaginaire du départ ou de l'attente du passage-naufrage, les images du Maroc et leur évolution¹⁰⁸, voire le statut de la langue française et des langues locales dans ces vastes entreprises fictionnelles.

Néanmoins, un "message" constant, lancé comme une barque à la mer, peut d'ores et déjà se dégager de ces romans du détroit. Ces auteurs francophones, issus de la périphérie, se sont avérés attentifs et témoins engagés dans des problèmes-monde requérant une littérature-monde en français pour en rendre compte, comme une certaine mouvance d'écrivains et de critiques l'appelait de ses vœux. Mieux que d'autres, ils ont pris ces sujets, simultanément locaux et mondialisés, à

¹⁰⁷ *Idem*, p. 247s.

¹⁰⁸ Cf. Zakya Daoud, *Marocains des deux rives* (Paris: Ed. de l'Atelier e Ed. Ouvrières, 1997) e Zakya Daoud, *Gibraltar. Croisée de mondes d'Hercule à Boabdil* (Paris: Séguier, 2002).

bras le corps et les ont fait sortir du registre informatif et statistique. Ils associent subtilement, par ailleurs, ces drames actuels à une complexité de facteurs, parmi lesquels ne sont ménagés ni le colonialisme, la décolonisation, les logiques néocoloniales, ni, non plus, un regard sévère sur les oligarchies et les régimes corrompus en place dans la plupart des Etats issus de la décolonisation.

Certes, on pourra toujours se méfier d'un discours politique teinté au goût du jour, d'une idéologie altermondialiste gratuite et dégagée de la gouvernance réaliste du monde actuel. Quelle est cette "Internationale des indésirables"¹⁰⁹? Quel sens accorder à une affirmation comme celle-ci : "Le monde est devenu le rêve du monde. Le rêve du monde est devenu le cauchemar du monde"¹¹⁰? Comment comprendre de façon réaliste l'assimilation et l'amalgame prônés de tous les cas de passages clandestins refusés ou niés, de toutes les fermetures des frontières ?

En effet, Salim Jay évoque la situation des *polleros* et leur tentative désespérée de franchir la frontière séparant le Mexique des Etats-Unis¹¹¹ et compare le nombre des victimes de tous ces drames épars sur le globe:

Ce n'est pas seulement entre les Etats-Unis d'Amérique et Cuba que tarde le jumelage, c'est aussi entre les *bolseros* cubains et nous (...). Pour le reste, nous comptons simplement plus de morts, dans les eaux du détroit de Gibraltar. Pour le reste, la compétition concerne aussi la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis.¹¹²

Ou encore, "ce témoignage du Guatémaltèque Fernando Rodales, qui avait franchi sur une embarcation de fortune la rivière Suchiate, à la frontière entre le Guatemala et le Mexique, beaucoup de Marocains pourraient le reprendre, presque mot pour mot."¹¹³

Tahar Ben Jelloun revient, lui aussi, sur cette autre frontière glosée par une autre fiction romanesque, et qui met en scène ceux qu'on

¹⁰⁹ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le détroit*, p. 49.

¹¹⁰ *Idem*, p. 9.

¹¹¹ Cf. *Idem*, p. 16.

¹¹² *Idem*, p. 50.

¹¹³ *Idem*, p. 27.

désigne par : “espaldas mojadas”, mais n’hésite pas à introduire un bémol islamiste dans le jeu narratif du passage “clandestin”, on ne le rappellera jamais assez, du détroit de Gibraltar, ou d’autres frontières géopolitiques et symboliques. Mohamed-Larbi devient le porte-parole d’une réserve morale fanatique contre l’Occident chrétien, athée ou indéfinissable, c’est-à-dire sans repères ou valeurs : “L’Occident est malade et nous ne voulons pas qu’il contamine nos enfants.”¹¹⁴ Et comment lire le plaidoyer d’Abdeslam, adepte du non-départ¹¹⁵?

Si les écrivains n’ont pas hésité à pointer du doigt les grands dysfonctionnements dont les élites africaines sont les premières responsables, on peut légitimement s’étendre sur des considérations défiant la bien-pensance, la repentance et le politiquement correct installés de façon trop consensuelle dans la presse, l’opinion publique et le discours politique. L’Europe, forteresse ou tour d’ivoire, peut-elle réalistement accueillir toute l’“Internationale des indésirables” ? Ne faudrait-il pas revoir la nature de nos rapports institutionnels avec les régimes en place ? Ne cautionnons-nous pas tout et son contraire sous couvert de tolérance stérile ? Où commence et où se termine la clandestinité quand on sait que ces “sans-papiers” ne les ont jamais eu, ou qu’ils ont “brûlé” les leurs pour apparaître apatrides : “Il [Réda] dit qu’en acceptant de brûler notre identité, nous nous élevons au rang d’apatrides”¹¹⁶?

Bien sûr, ces interrogations ne peuvent pas masquer l’ampleur de la tragédie, d’un échec de modèle de coopération et d’un défi à l’exigence et à l’accueil. Les cadavres échoués sur les plages des deux côtés du problème méritent cette réflexion et le témoignage de la fiction. D’autant plus que, elle, la fiction, passe plutôt bien les frontières. Salim Jay se montre ambitieux, au risque d’en déplaire à certains : “Il ne suffit pas de savoir pourquoi on veut partir. Il nous faudrait créer, les uns avec les autres, nos raisons de rester chez nous.”¹¹⁷

¹¹⁴ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, p. 114.

¹¹⁵ Cf. *Idem*, p. 163.

¹¹⁶ Mahi Binebine, *Cannibales. Traversée dans l’enfer de Gibraltar*, p. 199.

¹¹⁷ Salim Jay, *Tu ne passeras pas le déroit*, p. 75.